Un autre incident vint troubler ses résolutions. On reçut avis de Gualipar que trois ambassadeurs de la cour impériale, envoyés à la république, n'attendaient que la permission du sénat pour venir exécuter leur commission. Cette démarche parut fort étrange : quoique les sénateurs ne pussent douter qu'elle ne regardât les Espagnols, et qu'ils fussent bien affermis dans la fidélité qu'ils avaient promise à leurs alliés, ils se déterminèrent à recevoir les ambassadeurs, pour tirer avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des princes mexicains n'avait point encore fourni d'exemple ; mais ils eurent la déférence de faire approuver leur conduite à Cortez. Les Mexicains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat : leur parure et le cortége dont ils étaient suivis, formèrent un spectacle imposant pour une nation qui ne connaissait que l'agriculture et la guerre ; ils furent admis dans l'assemblée du sénat. Après avoir nommé leur maître avec un grand nombre de titres et de profondes soumissions, ils offrirent de sa part aux Tlascalans une paix sincère, une alliance perpétuelle, un commerce libre et des intérêts communs, à condition que la république prendrait incessamment les armes contre les Espagnols, ou que, pour s'en défaire plus facilement, elle tirerait avantage de l'imprudence qu'ils avaient eue de se livrer entre ses mains. A peine eurent-ils le temps d'achever cette proposition, qu'ils furent interrompus dès les premiers mots, par un murmure confus, d'où l'on